Bulletin n°75
Octobre 2016

Association des Auditeurs de France Culture

Sommaire

Editorial (H. Faÿ) ……..1
Prochain déjeuner rencontre,
Adèle van Reeth……1
Déjeuner rencontre avec Etienne Klein, compte rendu …… 3
Revue de presse …… 14
Nous joindre …… ..16

75e bulletin de l'Association des Auditeurs de France Culture
(**ISSN n° 1764-2957**)
tiré à 150 exemplaires
2 euros

Editorial

Par Henry Faÿ, président

L'ennui naquit un jour de l'uniformité

Tous les ans c'est la même chose. Quand vient le temps de la rentrée, où les aménagements à la grille sont annoncés, nous avons l'espoir que les défauts que nous avons sans relâche signalés auront été corrigés. Aurions-nous été enfin entendus ? Quelques bonnes surprises seraient-elles au rendez-vous ?

Chaque fois nous sommes déçus. Cette année, la déception est plus cruelle que jamais. Déçus, nous le sommes, indignés surtout.

Quelle idée funeste d'avoir supprimé les émissions scientifiques de la tranche horaire 16h - 17h, *Continent sciences* de Stéphane Deligeorges, *Révolutions médicales* de René Frydman, *Planète terre* de Sylvain Kahn, *La Marche des sciences* d'Aurélie Luneau et *Science publique* de Michel Alberganti !
(Suite p. 2)

Notre prochain rendez-vous :

Samedi 15 octobre 2016 à 12 heures,

nous aurons le plaisir d'accueillir Adèle van Reeth,

Producteur, du lundi au vendredi, des Nouveaux Chemins de la Connaissance, à 10 heures.

Nous vous proposons de nous retrouver au **restaurant *Le François Coppée***
1 Bd du Montparnasse – 75006 Paris – 01 47 34 72 70 - Métro Duroc.
Le plat principal sera une viande ; merci de nous préciser si vous préférez un poisson.
Par personne : 30 euros tout compris.

Pour vous inscrire :
Envoyez votre nom et adresse, accompagné d'un chèque à l'ordre de *Aafc* à
Aafc, Maison des Associations, Bte 51, 5 rue Perrée, 75003 Paris
avant le 11 octobre.
Vous pouvez **aussi** faire une réservation par téléphone au 01 39 89 86 96 - règlement sur place, par chèque uniquement.

(Editorial, suite)
C'est vraiment l'art de transformer l'or en plomb. Ces émissions qui avaient leurs spécificités, leurs qualités, leurs auditeurs fidèles ont été brutalement supprimées et remplacées par une seule émission *La Méthode scientifique*, sous la houlette d'un seul producteur Nicolas Martin.

Dans cette opération, plusieurs producteurs très appréciés se voient indiquer la porte de sortie, je pense plus particulièrement à Stéphane Deligeorges et Sylvain Kahn que je regretterai tout particulièrement.

Je ne mets pas en cause les qualités de Nicolas Martin. Mais ce producteur n'est pas un scientifique, il est journaliste, il ne peut pas se prévaloir des compétences éminentes ni même du savoir faire radiophonique des cinq producteurs qui ont été sacrifiés dans cette opération.

Nicolas Martin sait-il ce qui l'attend ? Il sera soumis à une contrainte de temps aussi implacable que redoutable. Il devra préparer cinq émissions par semaine. C'est une tâche écrasante, surhumaine, alors que chaque émission nécessiterait des journées de préparation. C'est en quelque sorte mission impossible.

Qu'il y ait un rapport entre la qualité d'une émission et le temps qui a été consacré à sa préparation, c'est quelque chose qui ne devrait pas échapper à ceux qui sont aux commandes.

Comment peut faire un producteur face à une telle contrainte de temps ? Il sera bien obligé de sous traiter les sujets. Il se fera faire des fiches, destinées à être lues très vite. Ce qui signifie que l'émission ne sera pas vraiment la sienne, qu'elle se banalisera, perdra de sa spécificité et devra se cantonner à un niveau superficiel.

Il apparaît que ce choix est l'aboutissement d'une politique qui s'applique à tous les domaines. Dans La fabrique de l'histoire Emmanuel Laurentin, depuis de longues années, truste la tranche horaire 9h-10h, et l'histoire comme discipline historique. Il est lui aussi condamné à produire cinq émissions par semaine, un rythme d'enfer. *Les Nouveaux Chemins de la connaissance* consacrés à la philosophie et à la littérature (rien à voir avec les regrettés *Chemins de la connaissance*) sous la houlette d'Adèle van Reeth, occupent la tranche horaire 10h - 11h et doivent aussi suivre ce rythme. *CulturesMonde*, qui traite de géopolitique, animé par Florian Delorme, occupe la tranche 11h - 12h avec la même contrainte de temps.

Ce regroupement autour d'un producteur a été adopté pour les sciences ce qui n'est certainement pas un bon choix. Cette politique vient de loin. Elle avait été annoncée par Laure Adler, quand elle était Directrice de France Culture et n'hésitait pas à tout chambouler. Elle disait : « Je veux qu'il y ait un seul producteur tous les jours à la même heure. » Son argument, emprunté au marketing, c'est qu'il fallait « fidéliser » l'auditeur. Et elle appelait ça la « règle grammaticale de la radio » ; moi je l'appellerais la règle de l'épuisement programmé des producteurs, de leur asséchement et de l'uniformisation des programmes par la production en chaîne. Je dirais que la meilleure manière de fidéliser un public d'auditeurs, ce n'est pas de réduire l'offre à un seul producteur, mais au contraire de l'élargir et de proposer des émissions qui ont bénéficié d'assez de temps de préparation.

C'est ainsi que les meilleures émissions qui sont souvent des émissions hebdomadaires ont disparu.

Autre décision consternante de la rentrée, celle qui consiste à organiser la tranche horaire 7h - 9h du samedi matin sous forme de matinale ! Comme si cinq matinales dans la semaine, ça ne suffisait pas ! Comme si ces salmigondis de bavardages sans fin sur l'actualité, de revues de presse, de bulletins d'info devaient tout coloniser y compris cette tranche horaire très précieuse, qu'occupaient jadis des émissions prestigieuses telles *Les Vivants et les dieux* de Michel Cazenave et *Terre à terre* de Ruth Stegassy.

À chaque modification de la grille, un nouveau coup de boutoir est porté contre France Culture qui, chaque fois, perd de sa spécificité et sa qualité, ce que notre association a pour vocation de défendre.

Henry Faÿ
Président de l'Aafc
henrypmfay@yahoo.fr

❖ ❖ ❖

Déjeuner rencontre avec Etienne Klein

Restaurant Le François Coppée

Samedi 19 décembre 2015

Présentation de notre invité par le président Henry Faÿ

Henry Faÿ : J'ai connu le professeur Etienne Klein à l'occasion de sa conférence à *l'Université de Tous les Savoirs,* sur le temps, et dont le titre était « Le Temps et sa flèche ». Le professeur Etienne Klein s'intéresse particulièrement à un scientifique qui s'appelle Ettore Majorana ; il lui a consacré un livre qui parle, je crois, des neutrinos, entre autres. Le professeur Klein est, particularité, un spécialiste des anagrammes. Il en est friand, je crois, et il leur a consacré un livre, *« Les anagrammes renversantes, ou le sens caché du monde »*, en collaboration avec Jacques Perry. Je ne sais pas si vous faites des anagrammes en temps réel mais pourriez-vous nous donner une anagramme de « association des auditeurs de France Culture » ? Qu'est-ce que cela donne ? Mais passons aux questions.

Danièle Tisserand : Pour ce qui nous intéresse, à savoir France Culture, je voudrais savoir qui vous a demandé de faire une émission. D'abord, on vous a demandé de faire des chroniques, et puis ensuite on vous a donné une émission entière. Que vous a-t-on demandé exactement de faire ? Etait-ce de la vulgarisation, envers qui ? Cela nous donnerait une idée de ce à quoi vise la chaîne, de ce qu'elle veut, parce que ce n'est pas toujours très clair pour les auditeurs.

Etienne Klein : Bonjour à tous, merci pour votre invitation. L'anagramme de l'association ? Je cherche. France Culture, cela donne « lancer ce futur ». Pour répondre à votre question, je n'ai rien demandé. Un jour, on m'a appelé au téléphone pour me proposer de faire des chroniques, le matin, le jeudi, de 7 minutes. On ne m'a pas dit que je devais viser tel ou tel autre. J'ai tout de suite accepté, car l'idée m'a plu. Finalement, au bout de deux ans de chroniques, c'est à dire après 85 matinées à lire un billet de quelques minutes, j'ai considéré d'abord qu'il y avait trop d'attente de la part du public, de plus en plus de courriers, il fallait trouver des choses de plus en plus originales, avec des anagrammes, et du coup cela devenait de plus en plus intéressant pour moi. Or, je me méfie des choses intéressantes : dès lors que c'est intéressant, j'y passe de plus en plus de temps et je n'ai plus le temps de faire d'autres choses très intéressantes. La seule parade à ce mécanisme, c'est de fuir les choses très intéressantes.

J'ai pris rendez-vous avec la direction de la chaîne pour leur signaler que je ne souhaitais plus faire de chroniques. Et là ils m'ont dit « ça tombe bien, nous non plus. On voudrait que tu fasses une émission d'une heure qui s'appellera « la conversation scientifique ». Aucune directive particulière, aucun public visé. D'ailleurs, en matière de science, il est illusoire de vouloir viser un public. Je reçois des courriers de collégiens, d'agriculteurs, de professeurs d'université, il n'y a aucun public cible. La question : est-ce qu'on va avoir affaire à des gens qui s'intéressent un peu à la science, même comme musique, musique intellectuelle ? On n'a pas forcément besoin de comprendre. Il y en a qui sont rétifs à la science, et même à ce qu'on en parle, il y en a qui aiment la science et qui n'aiment pas qu'on en parle, il y en a qui pensent que parler c'est la trahir, d'autres qui pensent qu'en parler, c'est lui rendre service.

Je ne sais pas bien animer, je sais écrire des textes, mais animer, faire parler un invité dans une conversation sans que cela soit une interview, ce n'est pas simple. Cela dépend un peu des invités, il y a des coups où ça marche bien et d'autres où ça ne marche guère. L'auditeur, dans l'affaire, va avoir le sentiment que c'est la montagne russe, de temps en temps c'est intéressant, d'autres fois ça l'est moins. Parfois c'est agréable à entendre, même si on ne comprend pas, parfois on comprend mais ce n'est pas agréable à entendre. Vous voyez, je n'aime pas trop les cases, d'aucune sorte. Alors, même des cases dans le public, comme on fait dans les chaînes de télévision, j'ignore si ça se fait à France Culture, mais classifier ou faire une sorte de taxinomie du public, ça ne me plait pas. Est-ce que ça répond à votre question ?

D.T. : Tout à fait.

E.K. : Donc, ça fait une question de réglée.

H.F. : Je voudrais ajouter quelque chose : c'est que, en fait, cette émission, *« La Conversation scientifique »* est une émission qui touche vraiment très bien son public, qui est d'un très grand intérêt, je dirais d'une grande variété, puisqu'on passe, je crois, d'une danseuse, une entomologiste à propos des abeilles, à des questions plus sociologiques et philosophiques comme le progrès, l'innovation. Aujourd'hui une émission avec Anselme Kiefer, un

grand plasticien. Enfin, elle est vaste, elle fait de grandes synthèses. Par exemple, l'univers est-il en expansion, c'était vraiment une grande synthèse de l'astrophysique ; et puis une autre sur l'évolution, c'était un grand panorama des différentes doctrines, anciennes et présentes. Il y a aussi des émissions sur les grandes institutions scientifiques, par exemple le Fermi Lab de Chicago. C'est vraiment devenu la meilleure émission de France Culture en ce moment, en tout cas une des meilleures. C'est pourquoi je suis heureux que vous soyez parmi nous.

E.K. : Je peux mourir, alors… Il y a une seule chose que je n'arrive pas à voir. Je suis physicien, alors je commence par inviter des physiciens mais je suis toujours un peu anxieux quand l'invité est entomologiste ou biologiste. Je ne sais pas quelles questions poser, je pose des questions naïves. Peut-être que pour l'auditeur c'est mieux quand c'est un sujet que je ne connais pas, parce que je pose des questions que le public se pose, tandis que quand j'invite un physicien j'ai tendance à monter le niveau de sorte que l'auditeur peut être perdu.

Maintenant, il y a une émission, tous les mois, où je prends un invité qui est chargé d'expliquer une chose que tout le monde connaît. L'idée, c'est ce que je fais avec mes étudiants ; ils ont beaucoup de connaissances mais en fait, ils n'ont aucune connaissance de leurs connaissances. Ils savent, par exemple que la terre est ronde, mais si on leur demande comment on a su que la terre est ronde, ils répondant qu'ils ne savent pas. Or, je pense que si nous ne connaissons pas nos connaissances, c'est à dire si nous ne savons pas dire d'où vient que ce sont des connaissances et non pas des croyances, alors on leur donne de fait le statut de croyances.

J'ai l'intention d'augmenter la fréquence des émissions de ce type.

H.F. : Et comment Pasteur a-t-il pu affirmer que la génération spontanée probablement n'existait pas ? Une autre question ?

Alain Guignard : Bonjour et merci d'être avec nous, c'est vraiment très agréable. Comment faites-vous pour choisir vos invités et les thèmes à traiter ?

E. K. : C'est une bonne question mais je n'ai pas vraiment la réponse. C'est au petit bonheur la chance. Je reçois des livres, soit chez moi, soit à France Culture et ma collaboratrice Catherine Madure me les donne. De son côté, elle détecte les expositions, elle me les signale et on décide ensemble qui on invite. Parfois, c'est moi qui prends l'initiative, si je connais quelqu'un qui me semble intéressant. J'essaie de veiller à la parité homme/femme, mais ça ne marche pas toujours.

Je vous l'ai dit, j'ai tendance à choisir des sujets de physique et Catherine Madure est là pour me dire : mais non, il y a une danseuse qui fait des choses intéressantes, il y a un peintre qui dit des choses intéressantes ; bientôt, je vais recevoir des alpinistes. Je n'ai pas de doctrine, je n'ai pas un programme à l'avance. Ce n'est pas forcément l'actualité. Aujourd'hui, il y a cinq émissions d'avance, qui sont dans les cartons. J'ai du temps devant moi pour choisir de nouveaux invités. Si vous avez des propositions, s'il y a des choses qui vous paraissent scandaleuses, des personnes qui n'ont pas été invitées… Moi je trouve que la meilleure émission a été celle de la semaine dernière, avec Alain Badiou. Pour moi, ce fut la plus intéressante et en même temps, Alain Badiou est quelqu'un d'assez difficile à interroger car il est très impressionnant. Mais j'en garde un très bon souvenir.

H.F. : Pour ce qui est de l'alpinisme, nous savons que notre invité est alpiniste lui-même.

E.K. : Amateur.

H.F. : Oui, et vous avez rapproché ce thème d'un autre, assez inattendu, les nano technologies. A quoi servent les nano technologies ? A faire des chaussettes qui n'ont pas d'odeur, ce qui est utile dans le cas de l'alpinisme parce qu'on est obligé de partager des chambres.

E.K. : Chambre, c'est un grand mot. Et ce n'est pas que ce soit utile, c'est agréable.

H.F. : Je peux supposer qu'il y a des utilités plus grandes. Vous avez écrit un livre sur la question.

E.K. : Pour les piolets. Le fait de mettre des nano particules dans des piolets change leur densité de masse, leur solidité, leur légèreté, etc. Il y a plein d'applications des nano technologies, et sur l'alpinisme il y a un superbe livre qui est en train de paraître, *« 100 alpinistes ».* Un livre magnifique que je vous recommande. Sorti chez Guérin. Il y a des photos superbes, un peu cher, il pèse 3 kilos mais si on le rapporte à son poids il n'est pas si cher que ça, vraiment un très bel ouvrage. Et donc je vais inviter Charlie Buffet, l'éditeur de ce livre qui a fait un travail absolument magnifique, tant du point de vue artistique que d'éditeur. Déjà pour trouver les cent auteurs. Il sera invité, je crois, à la fin du mois de janvier, pour une diffusion en février.

H.F. : Puisqu'on en est au thème de l'alpinisme, il y a quelque chose qui m'étonne. Je ne suis pas très jeune et je me souviens encore de la conquête de l'Everest, un événement extraordinaire, et maintenant je crois que c'est devenu quelque chose d'assez courant.

E.K. : Courant, n'est pas le terme.

H.F. : D'accord, mais quand même il y a du monde sur cette montagne. A quoi est-ce que cela tient ?

E.K. : Je n'étais pas né mais il me semble qu'en France ce n'est pas la conquête de l'Everest qui a été le plus grand événement, c'est plutôt l'Anapurna, en 1950. D'abord, c'était des Français,

ensuite il y a eu des blessés, et donc un aspect tragique dans l'affaire. L'Everest, c'est une question d'oxygène. Sans oxygène, ça ne se fait pas si facilement que ça et, de toute manière, l'Everest est plus facile à faire que l'Anapurna. Il y a un aspect commercial, presque touristique, dans l'Everest. De là à le présenter comme un truc facile à faire, non. Le Mont Blanc non plus. Le Mont Blanc est souvent galvaudé mais on peut souffrir au Mont Blanc, on peut échouer au Mont Blanc. Il y a d'ailleurs 50% d'échecs.

H.F. : Une autre question ?

D.T. : Tous nos invités nous disent que leurs émissions sont beaucoup téléchargées. Est-ce que la Direction vous donne les chiffres ? Apparemment, ils sont à moitié secrets ; tout le monde sait que l'émission est beaucoup téléchargée mais, apparemment, il n'y a pas de classement entre les différentes émissions. Est-ce que vous avez des informations, est-ce qu'il y a des comparaisons possibles, et comment la Direction s'en sert-elle pour vous suggérer telle ou telle orientation ?

E.K. : La réponse est très facile : je ne reçois aucune directive de la Direction, aucun commentaire. Quand je faisais mes chroniques, je recevais tous les deux mois le tableau des podcasts des émissions et je voyais que ma chronique montait rapidement. Mais sur *« La Conversation scientifique »* je n'ai aucun chiffre. Je pense que c'est dû au fait que le week-end il n'y a pas de mesure de l'audimat.

D.T. : Médiamétrie, en effet, ne fait pas de mesure pendant le week-end.

E.K. : Pour les podcasts, c'est donc une information que j'avais quand je faisais des chroniques et que je n'ai plus pour mes émissions. Je ne sais pas si des gens ont les chiffres.

Claude Gilbert : Une question toute bête : qu'est-ce que cela vous a apporté de devenir un homme de radio ?

E.K. : Merci pour cette question embarrassante. Pour ce qui est des chroniques, ça m'a apporté d'être fatigué. Le jeudi, je devais me lever à 6 heures, je m'étais couché tard pour rédiger la chronique, et je n'ai plus vingt ans, je suis alpiniste mais je ne supporte les réveils matinaux que lorsque c'est pour faire un sommet… J'ai le souvenir de jeudis passés complètement au radar à cause d'un réveil trop matinal. De plus, je suis un handicapé de la voix. J'ai eu un problème de santé dans les années 90 qui m'a rendu aphone pendant deux ans. J'ai rééduqué ma voix avec une seule corde vocale, et j'ai eu beaucoup de mal à parler fort pendant des années. Je n'ai pas arrêté l'enseignement pour autant mais j'ai toujours eu un problème avec la voix, assez fragile après cet accident de santé. Et pour quelqu'un qui n'a qu'une corde vocale, recevoir une proposition d'une radio, ça fait drôle. Mais bon, j'en ai tiré une devise : il vaut mieux avoir une extinction de voix qu'être en voie d'extinction. *(Rires et applaudissements).*

Antoine Odier : J'ai une petite question très courte : est-ce que vous avez eu la moindre idée du pourquoi France Culture a fait appel à vous ? Il y a des milliers de scientifiques en France, pourquoi vous ?

E.K. : A votre question courte, ma réponse sera courte : non. Non, je n'ai pas la moindre idée ; ils ne me l'ont jamais dit. Peut-être que les anagrammes ont joué un petit rôle.

A.O. : Il y a une anagramme à Etienne Klein ?

E.K. : Oui. L'anagramme de Etienne Klein est intéressante car justement elle explique pourquoi je dis toujours non aux invitations de télés « Nein, kein télé » *(Rires).* En allemand, ça veut dire : non, pas de télé. Il y a une autre anagramme en anglais : Like nineteen. Elle me plait davantage.

D.T. : Justement, à propos des anagrammes, on se demandait si on disait « un » ou « une » anagramme. Moi je pense « une » comme pratiquement toutes les figures de style. C'est du féminin…

E.K. : Une.

D.T. : …puisque ce sont des tropes et que les femmes sont mouvantes, pour les Grecs.

E.K. : Que pour les Grecs.

D.T. : C'est la réponse aussi à ce que vous vous demandiez tout à l'heure : pourquoi les femmes ne venaient pas facilement aux colloques. Parce que si elles sont chercheurs et qu'en plus elles s'occupent de leur famille, est-ce qu'elles ont en plus encore le temps d'aller se balader dans les colloques ? C'est ça le problème. A propos des anagrammes, c'est quand même un problème mathématique assez simple de compter le nombre de permutations possibles, non ? C'est un très grand nombre, mais ça reste plus limité dès qu'on veut du sens. Cela limite les possibles. Je me demande si ce n'est pas calculable.

E.K. : Vous faites de la provocation ! D'abord le nombre de combinaisons qu'on peut faire avec N lettres dans une phrase, c'est factoriel N. Si N vaut 3, ça fait 6, si N vaut 4, ça fait 4x3x2x1 donc 24. On arrive très vite à des grands nombres. Maintenant, il existe des logiciels qui calculent, non, qui proposent une anagramme à partir d'une phrase qu'on entre dans le logiciel. En général, il repère un mot et puis le reste c'est du déchet. Et on vous sort des milliers et des milliers d'anagrammes mais la plupart ne sont pas des anagrammes, parce que pour que c'en soit une il faut qu'elle ait du sens. Or les logiciels ne comprennent pas le sens. Et toutes les anagrammes que nous avons publiées avec Jacques Perry-Salkow, on a vérifié avant de les

publier qu'elles étaient introuvables dans les logiciels. Par exemple, Albert Einstein. Entrez Albert Einstein dans un logiciel, aucun ne trouve « Rien n'est établi ».

H.F. : Ah bon ?

E.K. : Non. D'abord, parce que l'apostrophe, il ne connaît pas, le sens il ne connaît pas, etc. Et d'ailleurs, la meilleure preuve que nos anagrammes ne sont pas trouvables dans les logiciels, c'est que nous avons été plagiés par Laurent Baffie. Il vient de sortir un livre qui s'intitule *Le Dictionnaire des noms propres, ou presque.* Et en fait, c'est 1.800 noms propres soi-disant remplacés par des anagrammes que Laurent Baffie aurait trouvées. C'est assez pénible à lire parce que ce ne sont que des anagrammes trouvées par logiciel, qui sont très mauvaises, plus des anagrammes qu'il a visiblement copiées et qui ne sont pas des anagrammes. Comme celle de Salvador Dali, « avida dollars » qui est archi connue et n'est pas une anagramme puisque la phrase finale n'a pas de sens. Ce qui est assez intéressant c'est qu'il annonce 1800 anagrammes de noms propres et que pour chaque entrée, il annonce plusieurs anagrammes, le plus souvent assez mauvaises. Trouvées par logiciel. Et puis 43 fois sur les 1800 fois, il propose une seule anagramme bien meilleure que les autres. Alors pourquoi il n'en met pas plusieurs ? Par exemple, il met « le Maréchal Pétain », qui n'est pas un nom propre ; ça donne : « Place à Hitler amen ». Aucun logiciel ne donne cela ; cette anagramme, il l'a volée à Jacques Perry-Salkow. Le Commandant Cousteau, « tout commence avant l'eau », il nous l'a volée. Et ce qui est incroyable, c'est que les anagrammes qu'il met sur la jaquette de couverture, qui sont censées être les meilleures, six sur les huit sont piochées chez nous. 43 sur 1800, et sur la 4^{e} de couverture on en trouve six sur huit.

Ce qui veut dire que notre méthode qui est non pas de faire des combinaisons comme font les logiciels, mais de tirer dans le sens qu'on souhaite et de voir si on peut obtenir quelque chose. Voilà la méthode, pas de faire des statistiques ou de la combinatoire. Les logiciels ne trouvent pas les bonnes anagrammes. Par exemple, voyons. Tiens, Laurent Baffie n'a pas vu la meilleure anagramme de son nom ; il en met huit pour son nom, qui sont toutes très mauvaises. Avec des bouts de phrase qui n'ont pas de sens, des mots abîmés. Quelqu'un qui aurait vraiment le goût de l'anagramme ne publie pas les mauvaises. Ainsi, la meilleure de Laurent Baffie, qu'il n'a pas vue, parce que les logiciels ne la donnent pas, c'est : « en bref, il fauta ». *(Rires et approbations)*

H.F. : Merci, je suis extrêmement heureux de ces informations, parce que ça correspond tout à fait aux questions que je me posais. Je me demandais si l'instrument n'était pas un logiciel mais un scrabble, non ?

E.K. : Non, l'instrument c'est l'intelligence.

H.F. : Même pas de scrabble, donc. Un ordinateur ?

E.K. : Non.

H.F. : Alors, tout dans la tête ?

E.K. : Un carnet.

H.F. : Tout manuscrit et la tête. Cela répond vraiment à mes interrogations. Une autre question ?

François Vitte : Fusionner les quatre forces fondamentales de la nature, est-ce une utopie, est-ce qu'on a le droit ? Un de mes amis alchimiste me dit que si on décomposait ce qu'est la nature du feu, on arriverait à résoudre ce problème le la fusion de ces forces. Qu'en pensez-vous ?

E.K. : Vous pouvez dire à votre ami alchimiste que la nature du feu est comprise, donc s'il suffisait de comprendre ce qu'est la nature du feu pour résoudre le problème que vous avez indiqué, est-ce qu'on arriverait à unifier ? Non pas fusionner mais unifier, c'est à dire décrire par le même format mathématique. Cela ne veut pas dire qu'on confond les forces, simplement on arrive à les dire dans un cadre cohérent qui les décrit toutes.

Je ne sais pas. On a déjà fait trois dans le modèle standard. La gravitation est à côté dans une théorie différente. Il y a des tentatives comme la théorie des cordes, il y en a d'autres, mais la question est de savoir si on saura reproduire les conditions expérimentales permettant de valider telle théorie plutôt que telle autre. C'est à dire, est-ce qu'on aura affaire à des théories qui sont testables ou bien est-ce qu'on est condamné à n'avoir que des sortes de métaphysiques mathématiques, des conjectures qu'on ne pourra jamais vérifier. C'est un peu ça la question. Maintenant, on pense que même si on arrivait à une étape où l'on aurait le sentiment d'avoir trouvé ce qu'on appelle la théorie du tout, une théorie unificatrice, même ainsi on continuerait à chercher.

Et je pense qu'on n'arrivera jamais à un moment où l'on dira : voilà, on a terminé le travail. Parce que pour prouver qu'une théorie du tout est vraiment une théorie du tout, il faut vérifier que rien ne lui échappe, il faut pouvoir résoudre ses équations, il faut pouvoir la tester expérimentalement, ce qui fait beaucoup de choses. La plupart de celles que je viens de citer sont sans doute impossibles. Donc, il s'agit d'un horizon qui se déplace à mesure qu'on avance. C'est pertinent de l'avoir comme objectif, ça fait progresser la science, mais ce n'est pas quelque chose qu'on pourra atteindre. La bonne métaphore c'est l'horizon plutôt que le sommet d'une montagne.

Anne-Marie Petit : Avez-vous fait l'anagramme de nano technologie, ou plutôt de particules nano technologiques ? Au cas où. Deuxième question :

faut-il craindre ce que l'on nomme l'homme augmenté ? On peut en entendre l'éloge dans des conférences, justifié et argumenté, mais aussi son contraire. J'écoute les deux et ne sais que penser, qu'en dites-vous ?

E.K. : L'anagramme de nano particule, c'est : « parano inculte ». *(Rires et applaudissements)*. Je ne sais pas si cela vous parle. Quant à l'homme augmenté, je comprends bien la question que vous posez. Vous voyez bien déjà que les techniques qu'on utilise pour augmenter l'homme, ses performances physiques, intellectuelles, psychiques, sont les mêmes que celles qu'on utilise pour réparer l'homme.

A-M. P. : Oui, oui.

E.K. : Les mêmes. Le discours ambiant consiste plutôt à dire que les nano particules vont aider à réparer les hommes. C'est à dire, permettre que les sourds entendent, que les aveugles voient, il y a des progrès à faire dans ce domaine. Après, si vous avez quelqu'un qui a des performances normales, celles d'un humain qui appartient à la condition humaine classique, on peut toujours imaginer qu'on va pouvoir utiliser ces techniques pour augmenter ses performances.

A-M. P. : On pense au film *Lucie*.

E.K. : *Lucie*, ou même le discours américain qui dit que les nano technologies doivent servir à ce qu'ils appellent *enhancement,* c'est à dire l'augmentation des performances. Et vous voyez bien qu'on est tous partagés. D'autant qu'il y a déjà des hommes augmentés. Le dopage en est une forme. On pense souvent au dopage sportif mais il y a aussi le dopage psychique, il y a des soldats qui prennent des substances pour ne pas dormir.

A-M.P. : Sartre avait préparé sa thèse en prenant je ne sais plus quelle substance.

E.K. : Donc, avant de trancher, il faut se poser la question de savoir en quoi nous sommes déjà augmentés, et si nous sommes prêts à renoncer aux choses qui nous augmentent déjà. C'est à dire les antibiotiques, etc. Par exemple, pour ce qui est de l'espérance de vie nous sommes déjà augmentés, par toutes sortes de choses. Est-ce qu'on est prêt à renoncer à cette augmentation ? Autrement dit, le passage de l'homme normal, ou le passage de la condition humaine classique à l'homme augmenté n'est pas une transition de phase qui passe par un seuil. C'est un processus continu. Et c'est pour cela que c'est difficile à décider parce que la question est de savoir ce qu'on accepte, ce qu'on refuse. Est-ce qu'on veut rester dans la condition humaine, ou est-ce qu'on accepte d'en sortir, un peu, beaucoup, où, quand, avec quelle intensité, quels sont les organes du corps auxquels on décide de ne jamais toucher, quels sont ceux auxquels on accepte de toucher, quelles sont les fonctions de l'organisme dont on estime qu'elles doivent fonctionner naturellement ou bien qu'elles doivent cesser de fonctionner, quelles sont celles qu'on accepte de doper par des objets inertes qui vont les remplacer lorsqu'elles deviendront défaillantes ? Je pense que nous sommes déjà des gens hybridés de technologie, et que nous sommes déjà augmentés. Et pas simplement du point de vue sportif ; nous sommes tous dopés de quelque part.

H.F. : Merci, monsieur le professeur. Moi j'ai de grandes inquiétudes sur les manipulations de la procréation.

E.K. : Ce n'est pas du tout mon domaine de spécialité, disons, mais, en effet, je ne suis pas emballé par les techniques qui permettent de faire des choses que la nature ne peut pas faire mais, en même temps, qu'est-ce que la nature peut faire ? Par exemple…

H.F. : La nature, c'est nous.

E.K. : La nature, c'est nous mais, par exemple, l'espèce humaine est assez singulière dans le sens que les femmes ne peuvent pas accoucher seules. Parce que la bipédie a empêché la croissance du bassin, de sorte que les crânes des bébés humains sont trop gros pour passer, donc il faut l'aide d'une sage-femme. Sans une aide extérieure, on ne peut pas accoucher. C'est la seule espèce au monde. Cela veut dire que le plus vieux métier du monde n'est pas celui qu'on dit, c'est sage-femme. Cela dit, je ne suis pas emballé par la sélection des embryons, par la P.M.A. telle qu'on l'envisage. Pas tellement parce que je m'oppose au fait qu'on puisse faire grâce à la technique des choses que la nature ne peut pas faire toute seule, mais par la rétroaction que cela aurait sur les bébés et les enfants existants qui ne seraient pas conformes aux critères qu'on a utilisés pour sélectionner les autres. C'est cela qui me gêne.

Choisir son enfant selon des critères de mode, de beauté physique, d'intelligence ou de je ne sais quoi, par une sélection, ça aura forcément des conséquences sur ceux qui n'auront pas été sélectionnés et qui seront considérés comme étant, entre guillemets, ratés parce qu'ils n'auront pas bénéficié de l'optimisation que la technique permet. C'est cela mon grand sujet mais ça dépasse la P.M.A. C'est un sujet qui pose la question de savoir quels sont les degrés de liberté qu'on s'accorde pour le choix de l'enfant qu'on aura. Je suis d'une famille catholique et chez les catholiques on prend tout ce qui vient. Tout le monde ne partage pas ces idées. En fait, c'est une opinion. C'est un domaine dans lequel il n'y a pas de savoir. Personne ne peut dire je sais ce qu'il faut faire. Autrement dit, on a un combat de valeurs qui n'est pas un combat de connaissance. C'est la grande remarque de Paul Valéry : l'homme en général sait ce qu'il fait mais il ne sait jamais ce que fait ce qu'il fait. Nous ne connaissons pas les conséquences de nos actions. Einstein disait cela autrement, il disait il n'y a pas de chemin qui mène

de la connaissance de ce qui est, de la science nucléaire, à la connaissance de ce qui doit être. L'intéressant dans la science, c'est qu'elle produit de l'incertitude ; les connaissances sont une forme d'incertitude, puisque nous ne savons pas ce que nous devons faire de nos connaissances.

H.F. : Je voudrais que parmi toutes les questions extraordinaires que traite le professeur Etienne Klein, on puisse traiter du problème du temps. Il nous a donné des pistes de réflexion très stimulantes et passionnantes. J'ai retenu une formule : on dit que le temps passe, mais ce n'est pas le temps qui passe, c'est le temps qui fait passer. Il y a une seule chose qui ne passe pas, c'est le temps. Cette salle où nous sommes, à la prochaine réunion ne sera pas la même parce que le temps aura fait passer. Pouvez-vous ajouter quelque chose ?

E. K. : Le temps, on pourrait en parler des heures, évidemment. La démarche que j'ai suivie est assez simple : quand on parle du temps, il faut faire une expérience toute simple, lire le Livre XI des *Confessions* de Saint Augustin, écrit au IV^{e} siècle après Jésus-Christ. Il s'intitule *Le Temps*. Vous lisez ce texte magnifique, il fait 20 pages, et vous comprenez exactement ce que raconte Saint Augustin. Cela peut vous paraître étrange parce qu'entre Saint Augustin et nous il y a eu Newton, Galilée, Einstein, Boltzmann, Dirac, beaucoup d'autres qui ont changé la façon dont nous comprenons le lien entre temps et espace, l'énergie, etc., et donc vous vous dites si on avait tenu compte de ce que les physiciens ont dit sur le temps, ça aurait dû modifier nos conceptions du temps et, du coup, on ne devrait plus pouvoir comprendre ce que nous dit Saint Augustin. Or, nous comprenons Saint Augustin parfaitement. La raison est très simple : c'est que, en 2015, nous parlons comme Saint Augustin.

Le point de départ de mon travail, c'est : pourquoi est-ce que je comprends Saint Augustin ? Disons que la conclusion de ma recherche, c'est : je le comprends parce que je parle comme lui. Et je me suis dit, ce n'est pas du tout normal que je parle comme lui. J'en ai donc déduit que nos connaissances scientifiques sur le temps n'avaient aucun effet sur le langage. C'est à dire qu'il y ait eu Newton ou pas Newton, qu'il y ait eu ou pas Galilée, Einstein ou pas Einstein, on dit la même chose. Du coup, je me suis dit, puisque notre façon de parler du temps est très imprécise, toujours ambivalente, le mot « temps » est victime d'une polysémie incroyable. Dans toutes les phrases qu'on utilise et qui contiennent le mot « temps », après un petit travail rapide, on voit très bien qu'il y a un autre mot que le mot « temps » qui dirait mieux ce qu'on veut dire.

Autrement dit, le mot « temps » est utilisé par paresse. Quand je dis : je n'ai pas le temps, c'est une phrase qui n'a rien à voir avec le temps. Elle veut dire que vous n'avez pas la liberté, ou la disponibilité de faire ce qu'on vous demande de faire. Cela n'a rien à voir avec le temps. Elle dit, en fait, vous n'être pas libre. Pourquoi vous n'êtes pas libre ? Parce que le temps, en passant, contraint votre emploi du temps, et donc si vous n'avez pas le temps c'est précisément parce qu'il y a du temps. Ce sont des phrases mal construites et, en l'occurrence, le comprendre est synonyme de liberté. On prend le mot « temps » alors que c'est le mot « liberté » qui est engagé par cette phrase. D'ailleurs, j'ai vu un sondage en Belgique, récemment, qui montre que la phrase « je n'ai pas le temps » une phrase qu'on dit de plus en plus, que mes grands-parents qui travaillaient beaucoup n'ont jamais dite – pourquoi mes grands-parents ne l'ont jamais dite ? – parce qu'ils n'avaient pas le choix.

Autrement dit, nous disons que nous n'avons pas le temps tout simplement parce que nous avons le temps de faire autre chose. Nous n'avons pas le temps que parce que nous avons du temps. Et quand nous disons « nous n'avons pas le temps » nous disons à celui à qui nous nous adressons : « mon gars, j'ai mieux à faire. » C'est juste une façon d'assumer sa liberté au prix d'un mensonge. Et l'enquête que j'ai vue en Belgique dit que la plupart des gens qui disent cette phrase avouent qu'en la disant, ils mentent. Ils font comprendre simplement : j'ai mieux à faire. J'ai autre chose de plus intéressant à faire, et j'ai le temps de faire cette autre chose plus intéressante.

J'ai travaillé pendant des années à regarder comment les équations de la physique, qui sont très efficaces, peuvent servir de Monsieur Propre pour le langage. Comment est-ce qu'on pourrait imaginer ce que diraient les équations si elles pouvaient parler pour critiquer notre façon de dire le temps. Avec l'argument que si on dit mal les choses, il y a des chances qu'on les pense mal. Et peut-être que notre façon de dire le temps est tellement bancale, imprécise, que ça nous empêche de penser le temps pour ce qu'il est. Mais en réalité cette démarche qui m'a occupé pendant très longtemps doit être critiquée en disant ceci : Newton est le premier à avoir introduit le temps en physique, par une variable mathématique qui intervient dans les équations, or le temps de Newton, qu'il appelle « le temps vrai », est un temps qui n'a aucune des propriétés que le langage commun attribue au temps. Le langage commun, par exemple, confond le temps avec le décalage temporel, si on voit que le phénomène s'accélère, on dit que le « temps » s'accélère ; si on voit un effet à retour périodique, on dit : tiens, le temps est cyclique, etc. On fait comme si le temps ressemblait à ce qui se passe dans le temps. Newton dit : non, non, le temps est complètement indépendant des phénomènes, quoi qu'il se passe dans le temps, ça n'affecte pas le temps. On confond le temps et le changement ; Newton dit non, le temps ne change pas. Autrement dit, le

temps newtonien est un temps qui contredit l'idée de temps. Je me suis dit : mais pourquoi il l'a appelé « temps » ? Cette variable T, il aurait pu l'appeler « truc » ou n'importe quoi. Mais il a choisi de l'appeler « temps » et donc la question est : quel est le stratagème intellectuel, ou quel est l'a priori qu'il avait dans la tête qui lui a permis de reconnaître dans cette variable quelque chose qui ne ressemblait pas à la façon dont on pensait le temps à l'époque ? Pourquoi a-t-il dit que c'était le temps ? Pourquoi l'a-t-il nommée « temps » ? Je me suis posé cette question, c'était il y a exactement un mois, j'ai été pris de panique, je me suis dit : j'ai travaillé dix ans pour rien, j'ai interrogé des historiens des sciences pour leur demander pourquoi est-ce que Newton a appelé ainsi cette variable ? Ils ne savent pas vraiment répondre.

Cela veut dire qu'il y a un arbitraire sémantique. Imaginez que Newton ait appelé cette variable autrement que « temps », qu'il l'ait appelée « truc ».

D.T. : C'est impossible.

E.K. : Si, c'est possible. Il aurait pu l'appeler « truc ». On aurait dit, les physiciens, ils ont une variable qui s'appelle truc qui sert à faire l'invariance des lois physiques par translation du temps, etc., et ils feraient des colloques entre eux pour s'interroger sur le statut de « truc » mais on n'inviterait pas des physiciens à des colloques sur le temps, qui serait la question réservés aux philosophes, psychanalystes, historiens, etc., et du coup, on tombe là sur un problème qu'on se pose encore aujourd'hui. Celui de l'unification, par exemple, la théorie des cordes. Qu'est-ce qui vous permet de reconnaître le temps dans une variable qui apparaît dans le formalisme ? Qu'est-ce qui vous permet de dire : c'est pas elle, c'est le temps ? Pour dire que cette variable, c'est le temps, il faut le reconnaître, et pour le reconnaître il faut déjà le connaître. On est donc dans ce paradoxe : pour reconnaître le temps dans une équation il faut être capable de le connaître avant d'avoir l'équation, pour dire que c'est la même chose. Or ça, c'est impossible. Car pour le connaître pour ce qu'il est, eh bien il faudrait déjà avoir la vérité du temps. Je pense que le temps ne peut être que continu, il ne peut pas être discret, il ne peut pas être décrit par une variable discontinue. C'est à dire que je m'interdis d'appeler « temps » toute variable dans une formule qui serait discontinue. Un autre physicien, qui pense que le temps peut être discontinu, ne verra pas ça sous cet angle. Vous voyez comment les problèmes de langage, qui sont des problèmes dont la physique pensait s'être débarrassée par les équations, retombent et apparaissent dans la physique la plus théorique.

H.F. : Merci, monsieur le professeur. Moi, quand je dis « je n'ai pas le temps » j'entends surtout « j'ai les yeux plus grands que le ventre. » Je voudrais dans une journée lire les livres du professeur Etienne Klein, me promener, aller au café, faire ceci, faire cela, voir les gens de cette association, et ainsi de suite. Mais, en fait, on a toujours un programme qui est surchargé.

E.K. : Vous êtes d'accord qu'il faut plus de temps pour écrire un livre que pour le lire ?

H.F. : Oui.

A-M.P. : Très rapidement. J'ai fait mes études à Lyon et on avait un professeur qui s'appelait Henri Maldinet et il avait fait toute une année un cours sur le temps ; il définissait le temps (*tempus*) comme ce qui servait en espace à mesurer le temps, c'est à dire que *tempus*, à l'origine, pour les géomètres égyptiens, c'était le compte, la mesure qui servait à faire les temples. En somme, l'affectif se transformait en spatial. C'est un peu ce que disait Bergson, la durée est devenue du mesurable. Et ma question c'est pourquoi y a-t-il plusieurs définitions du temps ?

E.K. : Il y a plusieurs définitions parce qu'il n'y a pas de définition. Personne n'a pu proposer une définition du temps qui ne le présuppose pas.

A-M. P. : N'y a-t-il pas une confusion entre qualité et quantité ? Le temps de Newton est une quantité, montrable sur un écran, alors que la durée ne se mesure pas. Et c'est pour cela qu'on ne se met pas d'accord.

E.K. : Je pense au contraire qu'on n'a jamais mesuré le temps mais en revanche ce qu'on mesure ce sont des durées. Et on ne mesure des durées qu'au prix d'une spatialisation.

A-M.P. : Donc deux définitions, la vôtre et celle de Monsieur Madinet.

E.K. : Je n'ai pas de définition, moi.

D.T. : Je voulais poser une question. On revient au problème de l'anagramme. Il y a l'ordinateur, le nombre de permutations, etc., et puis il y a le sens, la recherche du sens qui permet de faire une sélection, voire de produire des anagrammes que l'ordinateur ne trouverait même pas. Un des problèmes fondamentaux de la philosophie de la science aujourd'hui, ce à quoi n'a pas répondu Badiou dans votre émission, comment trancher entre le constructivisme, que les ordinateurs peuvent nous donner, et le réalisme. Pour se dire : j'insère un silence dans ces permutations de lettres et je vais trouver quelque chose, il faut avoir l'intuition, l'intention, la motivation de la recherche d'une vérité qui serait déjà là. Parce que l'anagramme possible et qui a du sens, elle est déjà là. Donc il faut avoir une conception réaliste et pas seulement constructiviste bien que cela n'empêche pas qu'il faille construire l'anagramme. Et ça, Badiou, il n'y a pas vraiment répondu. Et c'est la même chose à propos du temps. Est-ce que le temps est une invention totale des êtres humains, ou est-ce qu'il y a une variable « temps » qui a un sens ?

E.K. : Je vais répondre rapidement. Sur les anagrammes, la question que vous posez c'est : est-ce qu'on les invente ou est-ce qu'on les découvre ? Je vais vous dire : si ce sont des anagrammes courtes, je pense que personne ne les invente, elles sont déjà là, presque visibles sous nos yeux. Voir que Nadine Morano, ça fait « mon nain adoré », c'est à la portée de tout le monde qui travaille un peu. En revanche, si vous prenez des anagrammes beaucoup plus longues en leur trouvant un sens magnifique, évidemment que vous ne les avez pas inventées puisque, comme vous dites, elles sont déjà là, virtuellement, mais comme personne ne les avait déjà vues vous pouvez dire que finalement elles sont inventées, puisque vous êtes le premier à la voir et à la publier. Par exemple si vous prenez l'état-civil complet de George Sand, « Aurore Dupin baronne du Devant alias George Sand », c'est son nom à l'état-civil, personne n'avait vu « elle valsera d'abord au son du piano d'un génie étranger » ! Celui qui l'a trouvée, à savoir Jacques Perry-Salkow en est le créateur.

Si vous trouvez *L'Origine du monde* de Gustave Courbet, qui était quand même chez Lacan, un tableau que possédait Lacan, caché derrière un rideau, les lacaniens sont obsédés par les anagrammes. Si on avait dit à Jacques Lacan, de son vivant personne ne lui a dit, ce qui aurait provoqué un infarctus fulgurant, si on avait dit à Jacques Lacan : l'Origine du Monde de Gustave Courbet, a pour anagramme « ce vagin où goutte l'ombre d'un désir », je pense que le père Lacan aurait apprécié. Personne ne l'avait vue. C'est cela, le conflit avec Laurent Baffie, c'est que lui répond : le hasard est universel. Mon œil, il n'y a que Jacques Perry-Slakow pour trouver cela. C'est un travail intense, un travail de plusieurs nuits d'affilée. Il avait retrouvé l'anagramme en six lignes du titre exact de Jean-Sébastien Bach, avec tous les titres qui lui étaient associés, il avait trouvé une anagramme incroyable, de six lignes. C'est de l'invention, pas de la découverte.

D.T. : Ce n'est pas du constructivisme.

E.K. : A la fin, vous vous dites que l'anagramme est exacte donc, d'un point de vue combinatoire, elle est déjà là mais il faut quand même la détecter. L'autre question, sur le temps. Si vous supposez que le temps dépend d'un sujet, c'est à dire qu'il a besoin d'une conscience pour passer, comment peut-on expliquer que le temps ait pu passer avant que la conscience nécessaire pour le faire passer apparaisse ?

XX : Deux questions : 1) prouver que le temps est produit toujours à la même vitesse et 2) à propos des formules mathématiques qu'on emploie en physique, comme $E=MC^2$, c'est quand même formidable qu'on arrive à mettre toutes ces phénomènes sous forme d'équations. Je trouve cela magique, qu'en pensez-vous ?

E.K. : Sur la première question, c'est non, parce que le temps n'a pas de vitesse. Qu'est-ce que c'est qu'une vitesse ? C'est une distance parcourue pendant une durée donnée. Vous divisez une longueur par une durée. Une vitesse, c'est quelque chose qui est divisé par un temps, donc dire que le temps a une vitesse, cela ne veut rien dire. Le temps se distingue du rythme d'écoulement du temps. Toutes ces phrases, le temps va de plus en plus vite, c'est n'importe quoi. Une seconde aujourd'hui est la même qu'une seconde au XIX^{e} siècle, etc. Ce qui va plus vite c'est ce qui se passe dans le temps, mais le temps lui-même n'a pas de vitesse. Et ce n'est pas parce que les gens sont pressés que le temps s'accélère, une heure c'est toujours une heure. (*Remous divers)*. Ce sont les gens qui s'accélèrent. C'est le rythme des activités qui s'accélère, ce n'est pas le temps.

C.G. : Est-ce qu'une seconde maintenant a la même valeur qu'une seconde il y a trois milliards d'années ?

E.K. : Bien sûr. Les lois physiques ne changent pas. Ce qui évolue, ce sont les conditions physiques, pas les lois. Nous recréons dans un petit volume d'espace-temps les conditions du passé et on voit dans le présent ce qui se passait dans le passé, précisément parce que les lois qui s'appliquaient dans le passé sont les mêmes qu'aujourd'hui. Si on recrée les conditions du passé, on voit les phénomènes du passé se produire dans le présent.

Votre autre question, la « grande » question, c'était comment se fait-il que la diversité du monde qui semble irréductible puisse être dite par des formules mathématiques ? Beaucoup de gens pensent que c'est un miracle, qui s'appelle le miracle de l'efficacité des mathématiques en physique. Comment se fait-il que les équations, ça marche ? C'est un très très grand sujet. Je vais le traiter dans une conférence le 5 janvier, à l'I.A.P. : « Peut-on comprendre l'efficacité des mathématiques en physique ? », boulevard Arago.

H.F. : Aura-t-on un compte rendu ?

E.K. : C'est déjà complet, mais on peut visiter le site de l'I.A.P. C'est un gros sujet qui me passionne mais je ne peux pas le traiter en quelques minutes.

H.F. : Je ne voudrais pas que nous nous quittions sans demander au Professeur son opinion sur la recherche française. Tout le monde semble s'en plaindre, qu'en est-il vraiment ? Je constate que la France a quand même des Prix Nobel.

E.K. : Je ne sais pas si on peut parler de la recherche française. En fait, il y a une recherche en France. Dans le domaine qui est le mien, je ne connais pas d'équipes françaises ; il n'y a que des équipes qui collaborent avec des équipes européennes ou autres. Au CERN, par exemple, il

y a des dizaines de pays qui collaborent. Il y a une part française, mais ce n'est pas une recherche française autonome. Certes, on peut discuter des budgets, trouver qu'il n'y en a pas assez. En effet, nous sommes en crise, les financements publics sont plus rares et on demande maintenant aux chercheurs de proposer des projets qui sont financés, ou pas, par des agences de recherche. C'est un peu embêtant car ce ne sont pas les chercheurs qui décident.

Maintenant, il y a des Prix Nobel, en effet, il y a des champions olympiques, la question c'est : est-ce qu'il y a beaucoup de gens qui font du sport à des niveaux amateur ? Ce qui m'inquiète un peu en France, c'est le fait que beaucoup de gens disent « il faut absolument diffuser la culture scientifique, c'est une priorité » mais quand vous écoutez ceux qui tiennent ce discours, et que vous voyez ce qu'ils font, et même ce qu'ils disent par ailleurs, vous constatez qu'en fait ils n'en ont rien à faire. C'est ça qui me paraît dangereux. On laisse entendre que la connaissance scientifique doit être diffusée parce que c'est fondamental et ceux qui le disent s'en fichent complètement.

Les hommes politiques ne parlent plus jamais de science, plus jamais, ils parlent de l'organisation de la recherche, du financement, de pôles d'excellence, etc., mais jamais des résultats. La découverte du boson de Higgs n'a provoqué aucune réaction politique, aucune, alors que sur le plan politique c'était quand même une leçon, c'était une collaboration européenne, le CERN, promu par certains Etats ; c'est une découverte qui a des échos philosophiques, personne n'en parle. Je comprends que tout le monde s'en fiche, ce que je peux bien admettre, mais si tout le monde s'en fout, pourquoi dit-on que c'est important de ne pas s'en foutre ? C'est ça, mon énervement. Je n'arrive pas à comprendre ce double discours. Par exemple, ceux qui font la diffusion, j'en connais, ce sont des chercheurs, des gens très importants ; ils font ce travail d'explicitation des découvertes or, du point de vue des carrières, ils sont massacrés. Comment vous expliquez, par exemple, que les Prix Nobel qui sont attribués chaque année, ne soient jamais commentés ? Le Prix Nobel de cette année en physique, ce sont des gens qui ont découvert une chose très importante, sur les neutrinos, qui ont des conséquences cosmologiques immenses, et qui sont très difficiles à expliquer ; ça fait dix secondes au Journal de 20 heures. Et après, on a un reportage de dix minutes, sur France 2, sur l'industrie française du gâteau de goûter, dix minutes. Les neutrinos, rien.

Comment se fait-il qu'à chaque fois qu'un Prix Nobel tombe, les professeurs, de quelque niveau que ce soit, primaire, collège, secondaire, ne se donnent pas le temps d'essayer de comprendre de quoi il s'agit pour ensuite dire à leurs élèves, y compris en primaire, voilà cette année on a donné le Prix Nobel à ces gens parce qu'ils ont compris ces choses ? Et on leur explique, évidemment, dans un langage adapté à leur niveau. C'est comme ça qu'on montre aux enfants qu'il se passe des choses, mais personne ne le fait.

Après, il y a des bagarres infernales sur les programmes, etc., mais pourquoi ne fait-on pas cela ? Pourquoi est-ce qu'on n'explique pas ce qui vient d'être compris ? Dans des termes que chacun puisse s'approprier ? C'est ce genre de contradiction que je constate. Je me dis qu'il y a quelque chose que je n'ai pas compris, il doit y avoir une explication. Et plutôt que l'organisation de la recherche et le financement, par moments je serais opposé à ce que l'on donne beaucoup d'argent aux chercheurs, notamment en physique des particules, si l'objet de leur recherche fait l'objet d'un silence aussi assourdissant. On donne de l'argent à des gens qui vont découvrir une nouvelle particule et qui sont au total cinq cents à être au courant de ce qu'ils ont vu. Je suis contre. Je pense que la recherche scientifique doit avoir des retours technologiques, évidemment, mais surtout culturels. Et s'il n'y a pas de retours culturels, pourquoi la financer ?

H.F. : En effet, cette année, sur le Prix Nobel de Chimie, je n'ai rien vu, je ne comprenais rien et je n'ai pas vu d'article. Rien dans *Le Monde*. Il a fallu que j'aille chercher sur Google.

XX : Est-ce qu'à votre connaissance, non en tant que scientifique mais du point de vue de la culture générale, est-ce que vous savez si le temps a d'autres significations que dans notre civilisation ?

E.K. : Il y a très peu de civilisations qui ont pensé le temps comme nous l'avons pensé en Occident. Il y a des temps que le chinois ne conjugue pas même si la différence entre le présent, le passé et le futur est très nette. Il y a des langues dans lesquelles le mot « temps » n'existe pas. Le chinois, par exemple, le mot temps apparaît comme l'effet d'une importation mais il n'est pas endogène à la culture chinoise. Donc, contrairement à ce qu'on pense souvent, il n'est pas du tout obligatoire pour une civilisation, même pour un esprit donné, de penser le temps. Il y a toutes sortes de cultures qui n'ont pas éprouvé le besoin de le penser, ce qui ne veut pas dire qu'elles ne pensaient pas. Ce n'est pas un sujet obligatoire. Et l'idée que le temps est une espèce de fil unitaire auprès duquel nous rapportons la succession des événements, comme nous le faisons, nous, est une idée assez incroyable, que Galilée a eue, que Newton a reprise, une idée tout à fait singulière qui n'a pas d'équivalent ailleurs, dans d'autres cultures. Car le temps, en Chine par exemple, c'est l'histoire qui est pensée de façon qualitative ; on parle de l'ère de l'Empereur Untel, et nous-mêmes nous avons un rapport au temps très qualitatif. On ne dit pas : cet été, j'ai attrapé la grippe le 15 juillet à 10 heures 40. On connote les événements qui se sont produits pour nous de toutes sortes de choses qui viennent enrober le

temps des événements qu'il contient. Le temps des événements est presque absent de nos conceptions, bien que l'Europe ait inventé cette notion d'un temps débarrassé des événements. On a un rapport qualitatif au temps. Ce qui compte, c'est ce qui se passe.

Hubert Liénard : J'aimerais savoir quels sont vos liens avec toutes les équipes de France Culture, par exemple les émissions scientifiques du lundi au vendredi, et quels sont vos rapports avec les autres producteurs d'émissions ? Et comment vous organisez vos émissions pour qu'il n'y ait pas de doublon ?

E.K. : J'ai un emploi du temps un peu chargé. J'enregistre le vendredi à 11 heures. J'arrive à onze heures moins cinq et je pars à midi. Donc je ne les vois pas ; ils ne sont pas là, en général, on ne se coordonne pas. Par contre, s'il y a sujet proche, on regarde dans les programmes si on peut envoyer les liens sur les sites des émissions. Mais il n'y a pas de concertation. Et ce serait impossible, parce que les émissions sont enregistrées à l'avance.

H.L. : Il pourrait y avoir des réunions préparatoires ?

E.K. : Non. En plus, nous faisons des émissions assez différentes, les autres ont plusieurs invités, moi je n'en invite qu'un seul ; chez moi c'est plutôt le mode de la conversation, les autres sont parfois sur le mode polémique, avec plusieurs personnes, ce n'est pas du tout mon truc. On n'a pas vraiment besoin de se concerter car les angles d'attaque sont très différents.

Antoine Odier : J'aurais une question sur le temps radiophonique. Avez-vous éprouvé une sorte de vertige quand vous êtes passé de 5, 6 ou 7 minutes à une heure ? Ou bien avez-vous ressenti cela comme une sorte de cadeau ? Après, en question subsidiaire, comment vous vivriez l'apparition d'une coupure musicale au cours de votre émission ?

E.K. : Les premières fois, c'était 50 minutes, pas une heure, j'avais choisi des invités que je connaissais et dont je savais qu'ils avaient du bagout. Le vrai vertige, je l'ai éprouvé quand je suis passé de 50 minutes, durée à laquelle je m'étais habitué, à une heure. Ces dix minutes de plus, c'est beaucoup. C'est très difficile de tenir une heure sur un sujet ; ça limite un peu le choix des invités, et quand je ne suis pas trop sûr de moi j'en invite deux ou trois pour être sûr de tenir dans l'heure. Il y a un petit stress de ce côté-là.

A.O. : Dans tous les cas, vous arrivez sans préparation avec l'invité, pour enregistrer une heure.

E.K. : Jamais de préparation avec l'invité. Je prépare l'émission tout seul dans mon coin. J'enregistre une heure, l'émission dure une heure. Il y a injection de pauses musicales, trois ou quatre. C'est au montage que cela se fait et je ne sais pas à l'avance quels seront les morceaux choisis par François Caunac, le réalisateur.

E.L. : Les jingles sont ajoutés après coup ?

E.K. : Oui.

H.F. : Je crois qu'une heure pour des sujets aussi immenses et vastes que les vôtres, ce n'est pas beaucoup.

Jean-Claude Motron : Beaucoup plus terre à terre ; dans votre carrière, vous avez dû rencontrer un tas de gens extraordinaires, savants, chercheurs, etc. Pouvez-vous nous en citer quelques-uns ou éventuellement une anecdote qui vous serait arrivée avec l'un d'entre eux ?

E.K. : J'ai surtout rencontré des morts. Les gens qui me fascinent vraiment ce sont les gens des années 30, les physiciens quantiques. Dirac, Einstein, Schrödinger, Pauli, Majorana, d'ailleurs je viens de terminer un film sur Majorana. Le montage se termine ; il sera diffusé sur France 5 en juillet 2016. Ce sont des gens qui me fascinent vraiment. Je n'ai jamais rencontré de vivants équivalents à ces gens. Je pense que pendant les années 20 et 30 il y a eu, je ne sais par quel effet, des génies très singuliers qui ont pu élaborer en quelques années la physique quantique. Ettore Majorana, physicien sicilien, disparu à l'âge de 31 ans, en 1938, et quand je dis « il a disparu », il a choisi de disparaître ; il a annoncé qu'il allait disparaître. Il ne s'est pas suicidé mais on ne l'a jamais revu. Au CERN on est en train de trouver une particule inédite et il y a des chances que ce soit une particule dont ce monsieur avait annoncé l'existence en 1938. C'est quand même des gens d'un calibre incroyable.

Parmi les vivants, il y en a un qui m'a impressionné, c'est un monsieur qui est mort maintenant ; il s'appelait Weisskopf, tête blanche. Il a été un des thésards de Wolfgang Pauli dans les années 30, il a participé au projet Manhattan, à Los Alamos, et quand j'étais étudiant il a donné des cours au CERN. C'est un type qui avait un charisme incroyable, il connaissait toute l'histoire de la physique par cœur, il faisait ses cours sans notes, en les ponctuant d'anecdotes et je me souviens d'un jour où il avait fait une sorte de plaisanterie qui m'avait beaucoup marqué. Il avait posé la question : est-ce que les objets mathématiques existent réellement ? Est-ce que ce sont des idéalités ou est-ce que ce sont objets concrets ? Il avait fait quelques élucubrations là-dessus, parlé de Platon, d'Aristote, de Pythagore. Puis il commence le cours proprement dit, sur le spin des particules, et un peu plus tard il est amené à tracer sur le tableau un repère orthonormé, l'axe des y vertical, l'axe des x horizontal, l'axe des z perpendiculaire au tableau. Il continue à faire son cours et à un moment il est amené à repasser devant le référentiel qu'il a tracé sur le tableau et il se baisse pour éviter l'axe des z

en disant : « On ne sait jamais » *(rires).* Ça, ça m'a marqué. Des types de grande classe qui sont capables de faire de l'humour, un humour profond qui pose des questions, au CERN on en trouve. Au CERN j'ai vu des gens vraiment formidables. On a un rapport à la physique beaucoup plus culturel qu'en France. En France, le type arrive pour faire son cours, même pas d'introduction, il n'explique même pas pourquoi il va faire cours sur ce sujet. Il écrit des équations et puis il s'en va. Ce ne sont pas des professeurs Nimbus, ce sont des gens qui ne pensent pas à leur sujet, ce n'est pas la même chose. Alors qu'au CERN j'ai vu des gens qui ont un rapport à la fois charnel et abstrait à la science et qui l'avaient fécondée par des histoires, par leur histoire personnelle, et ça change tout. C'est là que j'ai décidé de devenir physicien. Je ne sais pas s'il y a des gens comme ça aujourd'hui, de grands humanistes.

Des gens comme Einstein, vous en connaissez beaucoup ? S'il y a une personne qui manque aujourd'hui, c'est Einstein, sa modestie, le fait qu'il ne s'énerve jamais, le fait qu'il ne se trompe jamais. On le présente comme un naïf, qui a la tête dans le ciel. Non, Einstein ne s'est jamais trompé. Sur des trucs de physique, sur les trous noirs, sur l'expansion de l'univers, il s'est trompé, ce n'est pas grave. Sur le nazisme, il ne s'est pas trompé. Il rentre des Etats-Unis en 1932, avant l'élection d'Hitler. Il apprend qu'Hitler gagne les élections, il prend le papier à en-tête du bateau sur lequel il se trouve, de la Red Star Line, et il écrit sa lettre de démission, à l'académie des sciences de Prusse, en disant « Je ne vous reconnais pas, je ne veux pas avoir affaire à vous. » Il va voir Churchill quand il est en exil en Belgique, il lui dit que les nazis préparent la guerre, à une époque où personne n'y croyait. Il a tout de suite compris. Il n'était pas du tout naïf, il était tout le contraire. Il était naïf aux yeux de ceux qui ne voyaient rien. Il ne s'est jamais trompé. Je suis en train de faire un livre sur lui, j'ai sa correspondance, c'est incroyable. Des gens comme ça, je n'en connais pas. Aujourd'hui. Et du coup, il manque beaucoup. Imaginez qu'Einstein soit là, jeune, et qu'il puisse commenter les événements.

R.P. : Est-ce que vous croyez qu'on l'écouterait ?

E.K. : Moi, je l'écouterais. On l'écoutait, Einstein. Il écrivait des articles. La controverse avec Niels Bohr a fait la une des journaux pendant des jours et des jours. Les lettres d'Einstein étaient commentées. Des gens comme ça, ça manque. Qui ne soient pas intéressés par des postes, qui soient libres penseurs, qui soient informés. Imaginez ce qu'il dirait du conflit au Moyen Orient, des migrants. Einstein était un migrant. Moi j'ai vu des photos : il est avec sa petite valise pour prendre le bateau pour les Etats-Unis. Au musée d'Anvers, de la Red Star Line qui faisait la liaison entre l'Europe et les Etats-Unis, on voit des photos de migrants de l'époque qui étaient invités à venir aux Etats-Unis peupler le continent ; on voit les gens avec leur petite valise, qui passent à la douche. C'est exactement les mêmes photos qu'aujourd'hui. Et parmi ces gens, en 1933, il y a eu Einstein qui recevait des menaces de mort d'Allemagne, sa tête était mise à prix. Einstein, c'est ça aussi. C'est le type qui est capable d'émigrer. On peut inverser le problème en disant que l'Europe a chassé Einstein.

Florence Marc : Donnez-nous un peu d'espoir. Est-ce que vous pensez à quelqu'un qui pourrait s'approcher des qualités exceptionnelles dont vous nous parlez ?

E.K. : Je ne suis pas en train de dire qu'Einstein vous sauverait. Je ne crois pas à un sauveur.

F.M. : Non, bien sûr, mais quelqu'un de son charisme.

E.K. : Je n'ai pas de nom. Je ne sais pas quoi dire à cette question. Je pense que nous réagissons mal aux événements. Par exemple, les attentats. Je trouve qu'on n'a pas très bien réagi, vous voulez que j'en dise plus ?

Plusieurs voix : Oui.

E.K. : Si la liberté est une valeur pour nous, on doit la défendre. On la défend comment ? En étant libres. On ne peut pas nous expliquer que c'est au nom de liberté qu'on restreint les libertés. Je ne comprends pas, mais c'est sans doute parce que je suis un peu demeuré, que la jeunesse de France accepte l'interdiction de manifester.

XX : Il n'y a aucune manifestation sur la privation de liberté. C'est incroyable.

E.K. : Aucune. La bonne façon de réagir aux attentats ce n'était pas de rester chez soi, de se cacher, de ne pas prendre le métro, etc., c'est pour une fois d'aller voir ses voisins qu'on ne voit jamais, leur demander : est-ce que vous allez bien ? Prenons un verre ensemble. C'est ça la bonne façon ; on ne le fait pas. Nous sommes un pays qui semble préférer la sécurité à la liberté et, personnellement, je préfère qu'on réduise les dangers plutôt qu'on se contente de calmer l'angoisse par des mesures spectaculaires mais peu efficaces.

S'il y a des dangers, c'est l'affaire des services de renseignements, ce n'est pas transformer 60 millions de Français en personnes qu'on peut soupçonner. La liberté, je le répète, ça se défend en étant libres.

H.F. : Puissiez-vous être entendu ! *(Applaudissements*) Je vous remercie infiniment, monsieur le Professeur, de vos réponses à nos questions.

Revue de Presse

L'été fut, comme de coutume, propice aux déclarations et autres mises au point. Voici quelques extraits tirés de trois numéros du Monde *: un entretien avec Sandrine Treiner, une tribune de Mathieu Gallet et une réponse d'Olivier Babeau, mis en cause par le précédent. Pour ceux qui souhaitent connaître l'intégralité de ces prises de parole, l'accès aux archives du* Monde *nous a semblé relativement facile, raison pour laquelle nous avons choisi de nous limiter à quelques extraits à nos yeux significatifs. La nouvelle grille de la chaîne est également disponible sur internet (www.franceculture.fr).*

Le Monde du 26/27 juin 2016
Entretien avec Sandrine Treiner, directrice de France Culture

« Faire rimer réflexion et plaisir »

En construisant la grille de rentrée, quels sont les points que vous avez cherché à faire évoluer ?
(…) La clarté de la grille a été un des axes majeurs de notre travail, avec la volonté d'induire plus de plaisir dans la réflexion et la culture, à travers l'habillage et le choix des voix à l'antenne.
(…)
Comment se manifeste cette volonté de clarification de la grille ?
A travers la matinale, qui désormais sera découpée en deux parties avec le « 6 h/7 h », produit par Emilie Chaudet, qui a pour ambition d'être une vraie vitrine de station, avec de la culture à travers un grand entretien mené par Tewfik Hakem, de la vie des idées avec Jaques Munier et de l'international avec Thierry Garcin. Il sera suivi du « 7 h/9 h » de Guillaume Erner, dans lequel les rendez-vous seront quotidiens et non plus hebdomadaires. Il y aura deux nouvelles séquences : les « Eclaireurs », où chaque jour, de 7h 15 à 7h 30, Guillaume Erner interrogera un expert sur une question d'actualité ; et un journal de la culture, à 8h 45, conduit par Zoé Sfez, qui viendra conclure les « Matins ». Enfin, Nicolas Martin quitte la matinale pour animer une grande émission quotidienne consacrée à la science, de 16 heures à 17 heures, qui s'intitule « La Méthode scientifique ».

D'autres nouveautés sont-elles à attendre ?
Oui, en particulier le samedi, avec l'apparition d'un « 7 h/9 h » présenté par Caroline Broué qui cesse d'animer « La Grande Table », reprise par Olivia Gesbert. Il sera très centré sur la culture, les idées et prendra en charge le traitement de l'info dans les médias. Le journal de 8 heures sera plus long le samedi. Toujours dans un souci de clarté et de simplification, avec Frédéric Barreyre, le directeur de l'information, nous avons repensé la présence de l'information sur l'ensemble de la grille afin qu'elle soit présente de manière régulière à l'antenne. Tous les journaux gardent la même durée, mais ils seront précédés, une demi-heure avant, par des appels de titres. (…)
Propos recueillis par Christine Rousseau.

Le Monde du 14 septembre 2016
Tribune de Mathieu Gallet, président-directeur général de Radio France

S'en prendre aux médias publics, c'est affaiblir la démocratie

(…) La dilution des médias de masse rend plus difficile l'adhésion collective à des valeurs partagées.

C'est dans ce contexte que la Fondapol publie un texte invraisemblable de l'universitaire Olivier Babeau, dévoyant le concept de subsidiarité, qui appelle à la fermeture de France 3, France 4, France Ô, à la privatisation de France 2 et à la suppression de 4 radios – comprendre France Inter, France Bleu, FIP et Mouv'. Est-ce le moment d'appeler à la disparition des seuls médias attachés à tisser du lien social autour de références communes ? N'est-il pas urgent au contraire de renforcer le service public, acteur majeur du vivre-ensemble ?

Les statistiques de l'UER *(Union européenne de radio-télévision)* montrent que les pays qui bénéficient des groupes publics les mieux financés jouissent aussi des médias les plus fiables aux yeux de leurs concitoyens. C'est dans ces mêmes pays que les discours extrémistes ont le moins de prise, et que prime une responsabilité collective

dans le débat politique. Les médias publics sont les gardiens du temple démocratique.

DISPONIBILITE NUMERIQUE

(…) Nous devons innover de la même manière dans la diffusion de la création et du savoir : Radio France excelle dans le partage de la connaissance. Quotidiennement, émissions scientifiques, programmes consacrés à l'histoire, aux livres, rencontrent un très large public. Créations permanentes en musique, orchestres classiques, chanson française ou musiques urbaines : nous prouvons chaque jour la vitalité de notre culture. Pourquoi ne pas démultiplier sa diffusion en « média global » ?

J'ai aussi placé au cœur de mon projet pour Radio France la préoccupation des jeunes générations, auxquelles le service public doit faire partager nos valeurs collectives : Mouv' est leur radio, née sur Internet, et ils la retrouvent sur les réseaux sociaux. Innover pour les jeunes en termes culturels, c'est aussi le concert *« hip hop symphonique »,* où les rappeurs français sont accompagnés par l'Orchestre philarmonique de Radio France. Première mondiale ! L'exemple de notre radio sera présenté cette semaine au sommet mondial Public Broadcasters International (PBI) 2016 à Montréal, où les patrons des médias publics réfléchiront la prise en compte des publics jeunes. Nous faisons de Mouv' un média numérique, événementiel et fédérateur pour une jeunesse nourrie au biberon de la mondialisation, et d'autant plus en quête d'affirmation, de reconnaissance et d'identité. (…)

Le Monde du 22 septembre 2016

Réponse d'Olivier Babeau, auteur de *« Refonder l'audiovisuel public* », note pour la Fondation pour l'innovation politique (Fondapol)

L'audiovisuel public, ouvrons le débat

(…) Nous proposons d'appliquer à l'audiovisuel public le principe de subsidiarité, affirmant, comme l'écrivait Frédéric Bastiat, qu' « il est raisonnable de ne confier à la fonction publique que ce que l'activité privée ne peut absolument pas accomplir ». Patrice Duhamel ne disait finalement rien d'autre quand il déclarait en 2007 : *« Si la télévision publique fait ce que font les télévisions commerciales à travers le monde, ce n'est pas la peine que ce soient des télévisions publiques. »*

Si la justification originelle de l'audiovisuel public n'est pas la démocratisation de la culture mais le contrôle de l'information, elle évolue, dès 1953, vers le fameux triptyque *« divertir, informer, cultiver »*, qui en reste encore aujourd'hui le pilier. Or, que constatons-nous ? D'abord, que plus personne n'a besoin de l'Etat pour se divertir. La concurrence avec le secteur privé en ce domaine n'est pas seulement injuste (car elle oppose un acteur aux revenus garantis à des acteurs dépendant entièrement de la publicité), elle est aussi collectivement coûteuse : en 2015, France Télévisions a, par exemple, enchéri sur les offres des acteurs privés français pour l'achat des droits du catalogue d'Universal. Le groupe contribue aussi à l'inflation des salaires des animateurs dont il se dispute le recrutement avec les autres chaînes, et à celle des droits sportifs !

NECESSITE DU PLURALISME

(…)

L'audiovisuel public doit, à notre sens, être radicalement rebâti sur le troisième élément, celui de la culture, qui en constitue le vrai cœur. Le rêve de Malraux était de créer les conditions d'une démocratisation de la culture savante. Un dessein qui n'est jamais devenu réalité, comme l'ont souligné maintes études et rapports. Tiraillés entre l'obligation d'élargir les publics et celle de maintenir l'exigence culturelle des contenus, les canaux généralistes de l'audiovisuel public ont le plus sacrifié la seconde au profit de la première. (…)

Nous proposons donc, en plus de la préservation d'un média d'information radio et TV, un recentrage radical des moyens de l'audiovisuel public vers la production et la diffusion de contenus culturels, à l'exclusion, donc, de tous les contenus qui peuvent être pris en charge par le marché et sans que l'audience ne constitue un objectif opposable.

L'audiovisuel public doit être réorganisé autour d'une structure beaucoup plus légère, totalement indépendante du politique et des idéologies. Des dirigeants nommés pour un mandat long, inamovibles, auraient la charge d'orchestrer la sélection et le travail de producteurs privés. Des procédures très strictes seraient mises en place pour éviter tout favoritisme ou clientélisme.

(…) En concentrant les moyens sur des œuvres qui n'auront pas d'équivalent dans les catalogues privés, il est possible de donner à cette production audiovisuelle une identité forte qui sera saluée dans le monde entier et permettra à la culture française de rayonner plus que jamais.

Il n'est pas possible de balayer ces propositions sur l'air de *Tout va très bien Madame la marquise*,

sur celui, plus connu encore, de *« plus de moyens, et ça ira encore mieux »,* ou même au nom d'une prétendue capacité de l'audiovisuel public actuel à « lutter contre les extrémises » (sic). Il est temps d'ouvrir un vrai débat sur ce sujet qui ne soit pas réservé aux professionnels du secteur vivant par définition du système et peu susceptibles de scier la branche sur laquelle ils sont assis, ou aux politiques, trop soucieux de contrôler ou de ménager les médias.

Vos réactions, analyses et réflexions sur le sujet sont les bienvenues. N'hésitez pas à nous écrire.

❖ ❖ ❖

Adhésions
Nous avons besoin de vous !

Certains oublient de ré-adhérer. C'est pourquoi ceux qui n'ont pas cotisé en 2016 recevront, avec le bulletin, un formulaire de ré-adhésion. Les autres sont à jour et nous les en remercions chaleureusement.
Merci à tous !

Vous pouvez nous joindre (Aafc) :

⇨ sur notre site Internet : **http://www.auditeurs-de-france-culture.asso.fr/**
⇨ ou par courrier électronique : aafc.auditeur@laposte.net
⇨ ou par téléphone : 01 39 89 86 96
⇨ ou par courrier postal : ***Aafc***, Maison des Associations du 3e, Bte 51, 5 Rue Perrée, 75003 Paris

Vous pouvez joindre France Culture :

⇨ par téléphone, au 01 56 40 22 22 (standard) ou par Internet à l'adresse www.franceculture.com
⇨ Pour avoir des informations sur les rencontres et émissions en public vous pouvez appeler le 01 56 40 32 30.
⇨ Vous pouvez également vous inscrire pour recevoir les programmes des émissions en public et des rencontres
en écrivant à : France-Culture - Relations extérieures,
116 av. du Président Kennedy,
Paris Cedex 16.
⇨ Vous pouvez signaler vos problèmes d'écoute au service technique de France-Culture : 01 56 40 33 13. Nous vous encourageons à le faire également par courrier ou par courrier électronique (www.radiofrance.fr/services/contact/).
⇨ N'hésitez pas à **envoyer** vos impressions, vos suggestions et vos critiques en vous rendant sur le site de France Culture www.radiofrance.fr/chaines/france-culture/contact/) ou à contacter le médiateur de Radio France.